L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 31 AOUT 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Donnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Repeated Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 31 AOUT 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

L'Abeille du 1er Septembre.

Nous publierons, vendredi, 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1892-93 à la Nouvelle-Orléans. Cette Revue renfermera tous les renseignements désirables sur les progrès de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques, etc.

Notre numéro du 1er septembre devant être tiré à un nombre considérable d'exemplaires et expédié dans toutes les directions, les annonces qui y seront insérées auront une très grande circulation. Nous croyons devoir appeler sur ce fait l'attention du commerce et des parties intéressées en général.

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. F. Guinault—A l'encognure des rues St Patrick et Dufossat, 31 vaches laitières, 4 chevaux, 2 charrettes à lait, 1 charrette à provisions, 1 wagon à quatre roues, harnais, bagnoli, ustensiles de la vacherie, volailles et chiennerie.

Par le Shérif—Sur les lieux, No 19 r e Nord Rampart, assortiment de meubles de valeur, comptoirs, étagères, glacière à bière, verres, faïences, porcelaine, un piano Fischer, un cash register, 2 tables de pool, 2 billards et nombre d'autres articles.

Une Nouvelle Lettre

—DE—

LEON XIII.

Nous avons donné, avant-hier le texte de la lettre que le Saint-Père a adressée à Mgr l'archevêque de Bordeaux. Léon XIII a, d'autre part, adressé, à M. Gaspard Decurtins, l'orateur catholique suisse, la lettre suivante dont l'*Osservatore romano* a publié le texte latin :

A Notre cher fils Gaspard Decurtins

Cher Fils, Salut et Bénédiction apostolique.

Rien ne s'est trouvé plus dans Nos vœux que d'avoir l'occasion d'affirmer le zèle et la sollicitude qui Nous animent pour cette classe ouvrière, dont Nous désirons adoucir la misérable condition pour la rendre digne des peuples civilisés, sous l'action directrice de la justice et de la charité que la religion chrétienne a apportées et qu'elle propagera de plus en plus dans le monde entier.

L'esprit de Notre ministre vent, en effet, que Nous soyons toujours prêt à apporter Notre concours où les affligés attendent une consolation, les faibles une protection, les malheureux un allégement de leurs maux. Animé par le sentiment de cette noble fonction et Nous souvenant des enseignements du divin Sauveur du genre humain, Nous avons apporté des paroles d'amour et de paix au monde catholique par Nos lettres encycliques qui débutent par ces mots : *Rerum Novarum*. Là, traitant amplement de la condition des ouvriers, Nous avons cherché à apaiser le triste conflit dont la société contemporaine souffre si gravement par le soulèvement des convoitises populaires qui la couvre comme d'un noir nuage, et par la crainte du naufrage que fait naître l'imminence de la tempête frémissante.

Nous n'avons pas omis non plus, comme il convenait, de plaider auprès des autorités civiles la cause du peuple des travailleurs, afin qu'une si grande et si utile multitude d'hommes ne soit pas livrée sans protection et sans défense à cette classe de spéculateurs qui exploitent leur misère à leur profit.

Ainsi n'avons Nous pas éprouvé un médiocre plaisir des renseignements que vous Nous avez donnés, cher Fils, au sujet du congrès qui s'est tenu dernièrement à Bienne, en Suisse, où les délégués de plusieurs milliers d'ouvriers, quoique venus de pays étrangers les uns aux autres, et différents de mœurs et de religion, ont adopté avec la plus grande faveur et en plein acquiescement lesdites Lettres encycliques, reconnaissant d'eux-mêmes qu'elles contenaient les enseignements les plus propres à servir leurs intérêts légitimes et à fournir les bases solides, désirées par tous, d'un nouvel ordre de choses équitable, d'où résulterait pour la société une paix durable par la solution du vieux conflit entre les maîtres et les mercenaires.

Combien, certes, est efficace l'action salutaire de l'Eglise catholique pour cette fin, c'est ce qui ressort à la fois et d'une constante et manifeste expérience, et de l'aveu même de ceux mêmes qui déclarent lui être étrangers.

Par sa nature, en effet, et son institution, l'Eglise est la mère et l'éducatrice des peuples, et elle a constamment à sa disposition de puissants instruments et moyens dont l'emploi rend aux hommes légitimement réunis en société la vie non seulement plus facile, mais encore plus honnête et plus sainte. En conséquence, elle ne peut se dispenser de contribuer tendrement et libéralement à consoler les peines et à soulager les misères. Il suffit de rappeler ici, avec le témoignage de l'histoire et la tradition des anciens, ce que l'Eglise a fait pour abolir le fléau de l'antique servitude.

Dès qu'elle a pu seule, par ses propres forces, extirper cette honte du genre humain, si profondément invétérée dans les mœurs, il est facile d'en conclure ce qu'elle est capable de faire pour sortir la classe ouvrière de la situation pénible où l'a jetée la condition de la société à notre époque. Il est facile aussi par là de comprendre que, pour l'accomplissement de cette œuvre de haute piété et de vraie humanité, il n'y a rien de meilleur et de plus efficace que de s'efforcer d'inculquer profondément dans les esprits les préceptes de la loi chrétienne et de faire de la doctrine de l'Evangile la règle souveraine des mœurs des hommes.

Aussi croyons-Nous non moins digne d'éloge qu'opportun et efficace le projet que vous avez formé de faire pénétrer par le moyen du congrès de ce genre, dans l'esprit du peuple et surtout de la classe ouvrière, les enseignements que Nous avons développés dans nos lettres susdites, en tirant des saintes doctrines de l'Eglise, afin que, les comprenant bien, ils se persuadent qu'il faut chercher les biens qu'ils désirent légitimement, non dans une perturbation insensée de l'ordre social, mais dans l'action salutaire et le saint empire de cette religion que Notre Seigneur Jésus-Christ a apportée du ciel sur la terre pour être la règle de la conduite des hommes.

Nous n'avons pas moins approuvé cette décision du congrès de Bienne, relative à la convocation prochaine d'une nouvelle et plus nombreuse réunion d'ouvriers, dont le vœu commun assurerait à l'Etat à porter partout des lois propres à diminuer la faiblesse des hommes employés aux travaux, et à faire observer ce que Nous avons conseillé par Nos lettres. Il est bien peu d'hommes, d'ailleurs, qui aient besoin qu'on mette en évidence la haute raison d'une telle mesure. Car, s'il est un motif grave et plausible pouvant justifier l'intervention de l'autorité publique par des lois destinées à protéger les intérêts des ouvriers, aucun assurément ne paraîtra plus grave et plus plausible que la nécessité de venir en aide à la faiblesse des enfants et des femmes, en qui la famille prend naissance, et de qui procèdent en grande partie les forces et les ressources d'une nation.

Mais, d'autre part, chacun voit combien imparfaite serait la protection procurée au travail des ouvriers par des lois différentes que chaque société promulguerait pour elle même. Comme, en effet, les marchandises qui affluent sur un marché proviennent souvent d'une foule de pays étrangers, la réglementation et la limite imposées quelque part au travail des ouvriers développeraient certainement les fruits de l'industrie d'un pays au préjudice d'un autre.

Ces difficultés et d'autres de ce genre, la puissance de la loi humaine ne saurait seule les détruire. Pour qu'elles puissent être enfin vaincues et détruites, il faut que la loi morale chrétienne, partout reçue dans les cœurs, fleurisse au grand jour, et que les hommes soumettent leurs actes à la règle des enseignements de l'Eglise. Si cela est établi au préalable, c'est aisément que s'ajoutera, pour concourir au salut commun, la prudence des législateurs et l'efficace activité de toutes les forces dont procède la puissance d'un peuple.

Pour vous, cher fils, qui avez un zèle plein d'ardeur déployez les ressources de votre talent et toute votre industrieuse activité pour permettre la réalisation d'un si noble dessein. Nous avons voulu rendre public ce témoignage de Notre bienveillance, mû par l'espoir certain que vous persisterez courageusement dans votre entreprise, en vous efforçant avec soin de répandre et d'accréditer chaque jour plus largement les doctrines contenues dans les documents que ce siège apostolique a publiés pour soulager l'infortune des malheureux et affermir l'ordre social.

En attendant, Nous vous accordons tendrement, à vous et aux vôtres, la bénédiction apostolique comme gage de la faveur divine propice à vos efforts.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 6 août 1893, seizième année de Notre pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

Le capitaine Saml L. Poitevent, le nouveau "timber agent" des Etats-Unis, en réponse à une lettre dans laquelle il demandait des instructions, a reçu, hier matin, du commissaire, une dépêche qui exige sa présence immédiate à Washington.

Il est parti, hier soir, pour la capitale. On croit que ses instructions seront fort importantes.

LOUISIANE.

La Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 26 août :

(Suite.)

—LETTRE DE LA BASSE CÔTE, RIVE DROITE :

Pas de pluie depuis neuf jours, excepté dans la partie inférieure de la paroisse, où il est tombé de l'eau par torrents ; ce qui a fait beaucoup de bien aux habitations Magnolia, Woodland, Pointe Céleste et Deer Range. Au-dessus, il n'y a eu que du tonnerre, des éclairs. La foudre a tué le cheval du marécageur.

La récolte, ici, n'est pas aussi belle, en général, qu'on pourrait le désirer.

Le Col. Hurtledge a fait 3.997 livres de sucre, l'acre, l'an dernier. Pourquoi chacun de nous n'en ferait-il pas autant ? Quand une chose ne réussit pas bien, on ferait mieux de l'enlever et de la remplacer par une autre semence qui rendrait davantage. A quoi bon faire de fortes dépenses pour rendre un peu d'activité à un champ qui, lors de la récolte, ne donnera pas de quoi couvrir les dépenses ?

Il vient de s'organiser à Buras une Association des Producteurs d'Oranges. L'idée est excellente : elle profitera à cette industrie, la principale de la paroisse, après celle de la canne. Ainsi, on dit que la récolte de cette nouvelle Association, interrogé récemment ne pouvait donner le chiffre même approximatif de la récolte annuelle d'oranges, soit en boîtes, soit en argent. N'est-il pas malheureux qu'une paroisse ignore la valeur exacte de ce que cela produit chaque année ?

Maintenant que nous avons des chemins de fer sur chaque rive du fleuve, et que nous jouissons, à droite et à gauche, des avantages du rapide transit, il semble que l'on pourrait facilement, en une semaine, cueillir les fruits, les rassembler, les compter, les peser, les envoyer au Nord. Que cette industrie s'exerce convenablement et que l'on s'y rende compte de ce que l'on fait et gagne, chaque année, et la production, bien réglée, doubler en quelques années. On sait que les oranges créoles, bien cultivées, et arrivées à l'état de maturité est une grande renommée au loin. La paroisse Plaquemine est, sans contredit, la plus favorisée de toutes les régions des Etats Unis, pour sa culture de l'orange. Cette production devrait même dépasser celle de la canne. Elle y a fait faire de grandes fortunes, avec bien peu de capital et bien peu de peine.

Nous souhaitons donc à l'association des producteurs d'oranges de Plaquemine tous les succès qu'elle mérite.

—LETTRE DE LA PAROISSE AVOYELLES :

Pour ce qui concerne la canne, nos planteurs du Bayou Bœuf n'ont pas sujet de se plaindre.

Depuis dix jours, nous avons eu d'abondantes pluies, qui ont ravivé la canne, et lui ont rendu la vigueur et la fraîcheur qui lui étaient nécessaires.

MM. Lyle et Knotts, M. Jeff. Caldwell, MM. Conlon, Richard West, J. Lopère, ont d'excellentes récoltes. En réalité, on ne peut désirer mieux que ce que l'on a.

Tels qu'ils sont, les champs de cannes sont magnifiques ; ils promettent un très-abondant rendement.

Quant au coton, il est en excellent état ; mais on se plaint de l'apparition des chenilles. Sur quelques points, on a fait l'usage du Vert de Paris pour arrêter leurs ravages. Jusqu'ici, elles n'ont pas fait grand dommage ; mais si on les laisse se multiplier, le mal peut devenir très-grave.

On n'a encore résolté que peu de maïs, parce que le terrain n'était assez sec.

Les pois sont de première qualité, ils feront un des meilleurs fourrages qu'on ait encore cru dans la paroisse.

On a fait aussi une bonne récolte de patates douces.

Sur presque toutes les habitations, il y a à constater les mêmes heureux résultats.

—LETTRE DE LA PAROISSE STE-MARIE :

Nous avons juste le temps qu'il nous faut pour la récolte facile et prompte du maïs et des foins.

Toutes nos raffineries ont fait des contrats d'achat de cannes avec les planteurs, petits et grands, de leurs environs.

Il y a plus de cannes que jamais à acheter, cette année, pour les usines. Un seul fait regrettable. Il nous est survenu, depuis quelques jours, des froids qui ont fait beaucoup de mal à la canne ; la maturation en sera retardée, prétendent certains planteurs expérimentés. Malgré tout, nous avons une superbe récolte, la plus abondante que nous ayons faite, depuis longues années.

—LETTRE DE LA PAROISSE IBERIE :

Après une forte pluie, le 15, le temps a tourné au nord, d'où il a, depuis, continué à souffler.

C'était ce que pouvait désirer le plus les planteurs qui avaient à faire leur récolte de riz et de coton. Le tout mûrit rapidement. Aussi s'empresse-t-on partout de couper et de faire la cueillette. La plupart de nos cultivateurs ne se servent plus de la faux mais de la moissonneuse.

En ce qui concerne le riz, les uns le battent de suite, les autres le battent le moins en moins, en attendant le moment de vendre à des conditions favorables.

Le capt W. L. Brown, de Fausse Pointe, a coupé et mis en meules 100 acres de riz ; il en a encore 300 acres à récolter.

La culture du coton diminue d'année en année. Aussitôt que l'on acquiert quelque moyen de transport, on se hâte de mettre le coton de côté, et on lui substitue la canne. Si le Congrès fait des lois favorables à la culture de la canne, celle-ci fera rapidement des progrès immenses.

Si nos journées sont chaudes, nos nuits sont très fraîches, trop fraîches même ; mais la canne est avancée et vigoureuse ; elle peut supporter les plus violents vents du nord.

MM. Sprague et Exnard sont venus, ici, il y a peu de jours ; ils ont annulé leurs anciens contrats d'achat à $3 50 la tonne de cannes. Ils y ont substitué le chiffre de $4 prix aux balances. Celui de $4 50 la tonne délivrée à leur usine. Ce nous assure que M. Adrien Gonsoulin, de Lereauville, traite dans les mêmes termes avec les planteurs qui sont établis dans le voisinage de son usine. Il a un puissant moulin qui lui permet de rouler toutes les cannes des environs. Les planteurs ne peuvent réellement souhaiter de meilleurs prix.

LA

VISITE DE JEANNE.

I

Clairin s'était dit : —"C'est fini ! je veux partir !"—et cette résolution le rendait fort. Il était sage en agissant ainsi. Il partait pour oublier, en homme qui avait besoin de son intelligence et de son cerveau pour vivre.

Ce matin, dans le jour léger de son atelier, il s'activait, fermait des boîtes, nettoyait des pinceaux, rangeait des toiles, et il était presque gai, comme un malade qui va au grand air pour se guérir.

C'étaient, partout, aux murs blancs de l'atelier, de frais paysages qui chantaient doucement la tendre symphonie de leurs tons clairs. Ses croquis parisiens, ses silhouettes de gens, tout ce qu'il avait noté en flânant, en frôlant la vie bruyante des rues, était, depuis la veille, relégué dans ses cartons, et à leur place s'étaisient, à présent, ces fraîches visions de la belle campagne, ces petites toiles délicieuses qui semblaient, là, de petites fenêtres ouvertes sur un coin de nature, sur de l'air, du ciel, de l'herbe et du feuillage. Et cela le ragaillardissait, il était repris au charme simple de ces choses, il revivait déjà les heures passées dans ces décors souriants, ses souvenirs des champs, ce qu'il avait laissé de son âme là-bas, aux dentelures des ombres, aux fleurs épanouies, aux petits chemins dorés de lumière.

Une poignée de pinceaux à la main, il se planta devant ses toiles, déclara :

—Ce que je vais travailler, maintenant !

Et il marcha, vint regarder à la baie vitrée ce grand Paris grondant qui s'étendait sous son regard :

—Ah ! c'est bon de quitter ça, tout de même !

Mais on frappait à la porte, et il se sentit tout d'un coup troublé, hésitant à venir ouvrir. On frappa de nouveau à petits coups discrets, et il ne bougea pas. Qui venait le déranger ? Il avait besoin d'être seul pour rester brave devant une résolution prise, et il tremblait en pensant qu'une circonstance imprévue pouvait le faire faiblir au dernier moment.

Cependant, la porte glissa doucement ; il y eut un bruit de pas, et, sous une tenture qu'elle relevait d'une main, Jeanne se montra.

Sous l'ébouriffement des cheveux que coiffait une minuscule capote, légère comme un libellule, elle souriait, s'étonnant de la surprise de Clairin, arrêté devant elle et pâli ; puis, comme il restait muet, elle dit :

—C'était entr'ouvert ; je suis entrée.

Elle s'avança, eut un coup d'œil pour tout voir d'ensemble, et elle approuva.

—Très gentil, votre petit coin !

Lui, machinalement, avait débarrassé un fauteuil pour qu'elle pût s'asseoir, car ses préparatifs de départ encombraient les meubles, mettaient tout en désordre ; et il demanda, encore saisi, la gorge serrée :

—Vous êtes venue.... pourquoi ?

Elle sourit, malicieuse :

—Ah ! voilà !.... J'ai une de mes amies qui veut avoir son portrait par un artiste de talent ; je lui ai parlé de vous.... Ça vous va ?

Il s'éloigna de quelques pas, revint vers elle. Ses lèvres tremblaient. Il éclata :

—Ne mentez pas ! Vous êtes venue parce que vous saviez que je vous échappais, parce que vous vouliez m'empêcher de m'en aller, pour m'avoir là, pour me faire souffrir. Et tout ce que j'ai fait, l'effort de volonté dépensé, s'anéantit ; vous êtes venue et vous me reprenez....

Il s'enfiévrait, il parla plus vite, avec emportement, pendant qu'elle le regardait, souriante :

—Vous êtes venue pour essayer votre puissance sur moi, parce que vous savez que je suis sans force quand vous êtes là, que je suis une petite chose, un petit être.... Vous êtes venue pour rire de moi, du courage que j'avais en voulant partir.... Vous êtes une méchante femme !

Elle ne se fâcha pas ; très-calme et la voix douce, elle dit :

—Mais c'est cela, mon ami, c'est très-bien, il faut partir....

Ses yeux allaient aux petites toiles accrochées aux murs, à ces frais paysages où jouait maintenant un rayon de lumière. Mais Clairin se planta devant elle, l'obligea à le regarder, lui. Il sentait bien qu'elle se moquait, qu'elle jouait avec son cœur, sûre de sa force, sûre qu'il était à elle, malgré ses résistances et ses révoltes. Et, tout d'un coup, il eut un découragement d'homme vaincu qui se rend. Une boîte s'ouvrait à terre : il la referma du pied, et comme il avait gardé à la main sa poignée de pinceaux, il les jeta dans l'atelier où ils s'éparpillèrent.

—Tenez, mes résolutions ! tenez, mes projets de départ ! tenez, mes pensées de travail ! voilà ce que j'en fais.... Ah ! vous pouvez bien rire de moi, de mes colères d'enfant et de mes contorsions de pantin ; vous savez bien que vous me tenez là plus solidement, avec votre petite main, que toutes les entraves du monde !.... Est ce que je suis capable de vouloir ? est ce que j'ai du courage ? est-ce que je suis non maître ?.... Rire, allez ! je suis bien ridicule et bien grotesque !.... Ah ! ah ! le travail, la campagne, la santé, est-ce que cela existe ? qu'est-ce que ça me fait, tout cela ?....

—Vous avez tort, dit-elle simplement.

Et son sourire, à ce moment, était si bon, si indulgent, qu'il vint vers elle tout de suite, s'assit à ses pieds sur un coussin. Il semblait un grand enfant, ainsi, et elle, en le considérant, prenait un air maternel, affectueux, un air d'apitoiement et de protection. Alors, il lui prit le bras, approcha sa tête de la sienne, et ils restèrent ainsi, pendant qu'il parlait :

—Jeanne, vous savez que je vous aime, que je vous aime follement, avec mes nerfs, avec ma fièvre.... Je suis un malade, pardonnez-moi.... Si vous saviez ce qu'il m'en a coûté de vous dire que je vous aimais, de me l'avouer à moi même !.... J'étais fort, je travaillais, et vous m'avez tout pris et je n'ai plus à présent une seule pensée qui ne soit à vous. Quand je suis seul, je vous révoie avec vos gestes, vos sourires, la figure que vous avez aux instants où vous êtes bonne pour moi. Vous êtes mon seul but, et je suis malade et je me consume parce que vous ne m'aimez pas.

Sa voix était résignée, et il faisait de grande efforts tant il était ému, pour avoir l'air calme ; il dit encore pendant qu'elle le regardait, attendrie, heureuse :

—Oh ! j'ai lutté, j'ai lutté !.... Si vous saviez comme c'est atroce quand on s'appartient, et qu'on a devant soi une vie de travail qui s'ouvre et des espérances et des ambitions, d'être pris tout d'un coup, de se voir arrêter en chemin, de sentir qu'on va perdre sa vigueur, son énergie, qu'un mal incurable vous guette, vous gagne, et que tout à l'heure vous souffrirez.... Oh ! quand on est orgueilleux, quand on se croit quelqu'un, qu'on méprise tout autour de soi, tout ce qui n'est pas travail et force, si vous saviez comme il en coûte de s'avouer vaincu, de se dire : "Je ne suis plus rien, j'appartiens à quelqu'un, à un être, à une femme !" Oh ! c'est terrible de sentir que peu à peu tout ce qu'on a s'en va, va vers cet être qui vous prend tout entier ; qu'intelligence, pensées, cerveau, tout vous échappe, et qu'on n'est plus maître de cacher ce qu'on souffre, et qu'on pleure comme un enfant, comme je pleure en ce moment !....

II

Les larmes, malgré ses efforts, emplissaient ses yeux. Elles tombèrent en grosses gouttes sur la robe de Jeanne qu'elles marquèrent de pole sombres. Alors, elle faiblit, et elle dit très bas, d'une voix suppliante :

—Pleurez pas, je vous en prie !

Au-dessus d'eux, la baie vitrée de l'atelier s'ouvrait en plein ciel, et des volutes écartés laissaient couler le bleu limpide qui tombait sur leurs têtes. Clairin tenait les bras de Jeanne ; il s'approcha encore, voulut l'embrasser. Elle résista, et ils ne dirent rien. Mais comme il s'approchait toujours, fiévreux, ardent, elle serra les lèvres, elle mur mura.

—Non, je ne veux pas ! je ne veux pas !

Et elle reconnu la tête. Il était tout contre elle. Brusquement, elle se dégagea, elle se leva, nerveuse, lui jetant ces mots à la figure :

—Vous êtes fou !.... Vous êtes fou !... Vous êtes fou !....

Elle gagnait la porte, voulait partir ; il courut à elle, lui prit la main, l'implora :

—Pardonnez-moi, je suis fou, c'est vrai !.... Tenez, soyez méchante, faites-moi souffrir ; je vous dirai merci.... Injuriez moi, humiliez moi, et je vous aimerai encore, et je vous aimerai toujours.... Jeanne, si cela peut vous rendre heureuse de faire souffrir un être, si cela vous venge de ce que vous avez souffert sans doute, torturez-moi, tordez mon cœur : il est à vous, comme tout ce que j'ai, comme le battement de mes artères, de mon pouls, de mes tempes, comme ma vie !.....

Il lui embrassait la main avec fièvre, à petits baisers chauds qui tombaient comme des gouttes. Et elle ne la retirait pas, elle l'écoutait. Il continua :

—Je serai sage, je serai raisonnable. Oh ! soyez bonne, Jeanne ! Soyez bonne : ayez pitié !.... Vous ne savez pas toutes les heures que j'ai passées à vous appeler, à vous espérer vainement.... Ah ! je mérite bien que vous m'aimiez un peu pour tout ce que vous m'avez déjà apporté de misères et de tristesses.... Sans vous, je ne vois rien, les choses n'ont pas de lumière, et je souffre d'être tout seul, de ne rien voir, de ne pas vivre....

Elle le sentait près d'elle si sincère, si vibrant, et ses traits étaient si ouverts, ses yeux si pleins d'attente, qu'elle le regarda encore. Et ce fut elle qui fut vaincue. Elle hésita, ses lèvres remuèrent, puis, soudain, comme si cela partait malgré elle :

—Et si je vous disais que je vous aime ?

Il resta une seconde tout bête, tant cela était inattendu, inespéré ; puis, sa figure s'illumina, et, la voix grave, il parla :

—Je vous dirais, moi : "Que faut-il faire ?" Vous me donnez ce qu'il y a de plus élevé et d'inoncessible dans la vie ; vous me donnez le bonheur ! Vous êtes la plus belle et la plus grande des femmes, et je vais travailler, et je vais devenir grand pour vous mériter....

Elle prit ses mains, tendit les bras, l'écarta un peu d'elle pour le voir tout entier. Ils se contemplèrent ainsi. Et une question lui vint, une question de petite fille heureuse de donner :

—Alors, vraiment, ce vous fait plaisir ?

Au milieu de ce atelier en désordre, de ces choses éparses, debout, dans la claire matinée, ils se sourisient. Et tous ces frais paysages accrochés autour murs, ces petites fenêtres ouvertes sur la nature, mettaient une poésie autour d'eux, la poésie tendre des vertes consolitéé. Clairin mit sa tête sur l'épaule de Jeanne et il lui parla, doucement, à l'oreille :

—On travaille des années pour faire une œuvre, pour atteindre au but ; moi, je n'ai pas travaillé et je touche au but. Il y a, dans la vie, je ne sais quoi d'ignoré et de mystérieux dont l'attente vous laisse tout troublé et qui souvent n'arrive jamais.... Ce quelque chose est venu pour moi.... Merci, oh ! merci !.... Soyez méchante demain, toujours : merci pour cette minute de joie, la seule, la première, merci !

III.

Il ne trouva plus rien à dire. Les mots étaient inutiles et le silence délicieux. Il s'abandonnait comme l'on s'endort, doucement rauli par des vagues imaginaires, doucement bercé par l'océan du rêve.

Alors, Jeanne prit sa tête à deux mains, la tint immobile devant elle. Elle n'eut pas une parole. D'un mouvement exquis en sa simplicité, elle se pencha et l'embrassa.

Puis, elle se sauva, légère, et il la suivit des yeux, et il resta là, bien qu'elle fût partie, longtemps, la porte ouverte, à lui envoyer des baiser.

LOUIS DE ROBERT.

La Salsaparella d'Ayer peut être considérée par ses vertus infaillibles, comme le seul spécifique pour les maladies du sang.

Tous les mêmes, dans le Midi :

—Entrer dans une cage à lions ! disait un Méridional expansif, qu'est-ce que c'est que ça ? Tenez, moi qui vous parle, j'y suis entré plus de dix fois.

—Et vous n'avez pas eu peur ?

—Peur de quoi ?

—Des lions, donc ?

—Moi ? d'abord, quand j'y suis entré, ils n'y étaient pas.

GONZALES & LAUDUMIEY.

Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.

170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.

VOITURES ET TALLY-HOS
A LOUER.

Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.

TÉLÉPHONE NO 479.

21 fév 93—1 an

BENCAZ.—Décédé, mercredi, 30 août 1893, à 11 heures 1/2 M., à l'âge de 59 ans, BENOIT BENCAZ, natif de France. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, jeudi, 31 août 1893, à 3 heures P. M., de la résidence de son gendre Louis Verges No 289 rue Melpomène, entre White et Franklin.

Aux capitalistes.

$200,000 de Bons 4 pour cent de la Nouvelle-Orléans ; $75,000 de Bons 5 pour cent de Shreveport : comptant payables le 1er janvier et le 1er juillet. A vendre en quantités à la convenance des acheteurs.

Bons des Etats-Unis achetés et vendus. Banque Nationale de la Nouvelle Orléans.

27 août—7f

Scientific American Agency for PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, $3.00 a year; $1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 BROADWAY, New York City.

Bains de vapeur turcs et russes.

BAINS Pour Dames, les Lundis de 8 a.m. à 5 p.m ; les Vendredis de 8 a. m. à midi pour Dames exclusivement. Pour Messieurs de 8 a. m. à minuit, tous les jours excepté aux heures réservées aux Dames. Aussi Bains chauds et froids de soufre liquide. Etablissement ouvert les Dimanches aux 4 p. m. A trois lieues de la rue du Canal. Nos 102 à 106 RUE CONTI

BAINS

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.

Banque d'Epargnes Teutonia,

(TEUTONIA SAVINGS BANK.)

127 RUE DE LA COMMUNE 127

Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après-midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.

Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.

W. W. WEISS, Caissier.
M. ERNEST CASSARD, Payeur.

16 juil—1f

C. LAZARD & CO.,
LIMITED,
LES ANCIENS ET POPULAIRES.

Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.

1er jan—Dim Mar Ven

FRANTZ & OPITZ,

Horlogers et Joailliers

No 17 RUE BOURBON,

Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.

1er sept

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Succursale No 68 rue Royale.

Capital payé $500,000 00
Actif, 1er janvier 1892 ..... $619,608 33

J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY. CHS. D. FOUCHER.

18 juin 93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle $3,820,322

Portes ouvertes aux Pertes payées comme sont que le font les Compagnies locales

JULES TUYES, Agent-Résident.
39 RUE CARONDELET.

20mai—1an

THE Photo Co.

P. E. CARRIERE,
ADMINISTRATEUR.
Coin des rues Canal et Bourbon,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions

Nouvelles marchandises—Les derniers modèles comme appareils—Prix de New York.

1er ma—2f p s—dim mer

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompt aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,289,09!
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS—
Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fellon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

Montres Américaines Waltham,
—FAITES SPÉCIALEMENT POUR—
—BIJOUTIER—
113 et 115 RUE DU CANAL, Nlle-Orléans.

Envoyées par express avec pleine garantie sur reçu du prix et C.O.D.

Montres pour Dames, grandeurs exactes, unies ou ciselées.

Diamant au cadre, or massif	35 00	Montre plaquée or	15 00
Montre en or massif, 14 Karat	25 00	Montre en argent, massif	10 00
Montre en or massif, 10 Karat	20 00	Montre Silverine	8 00

Montres en diamants incrustées, $50.00, $75.00, $100.00.

Prix des Montres pour Messieurs, grandeur moyenne :

Montre en or, massif, 14 Karat	40 00	Montre plaquée, 14 Karat	20 00
Montre en argent, massif	10 00	Montre plaquée, 10 Karat	16 50

Avec garantie pour qualité et le temps.

UN STOCK COMPLET DE MONRES FINES DE HOWARD. DIAMANTS, BIJOUTERIE ET ARGENT MASSIF.

A. M. HILL,
113 et 115 rue du Canal et 78 rue St-Charles, Nlle-Orléans.

30avril—4m

LA MAISON DE MUSIQUE

La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit

PHILIP WERLEIN,
135 - - RUE DU CANAL, - - 135

Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.

Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs. 2 avr—1 an, dim, mar, ven

Dr J. B. PEREZ,

Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright, de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.

Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.

Dr Peres Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix : $1 par bouteille.

DR PEREZ, Bureau 233 rue du Canal
rée le Dépôt du Peres Espagnol

15 déc 92—1 an

BUVEZ !!!
L'eau minérale effervescente de la Source d'Abita.

Comme son de table, elle n'a pas d'égale.—Le remède de la nature pour tous les maux de l'estomac, du foie ou des reins. En vente partout.

30 sept—1 an sam dim

DENTISTES.

Dr CHARLES LANAUX,
DENTISTE,
No 196 rue Canal, près Remparts.

Etant de retour dans cette ville, offre à ses clientèle et au public en général ses services professionnels. Le tarif qui suit convaincra chacun de la grande réduction dans ses prix, sans compromission, ce qui met son travail à la portée de tous :

Amélioration à $2 00 ; amalgame $1.00 ; ciment 50c. ; jeu de dents complet (en dentier) $10 00 ; une dent ou plus sur plaque, de $4 00 à $8 00 ; couronne en or massif à $10 00 ; extraction de dents avec l'usage de la cocaine, 50c.

N'employant pas d'assistant, le Dr Lanaux offre une garantie de 4 ans pour tout ouvrage exécuté par lui.

18mai—1an—DMJ

C. E. KELLS & M. VIET
DENTISTES
No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'église Sainte-Marie.

Opérations de tout genre modérées

Le bonheur de leur art. Sur de plaire satisfaisant.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal. 2me district

1er nov 92—1 an—mer. ven. dim

INSTITUTIONS.

L'INSTITUT COMMERCIAL ST-ALOYSIUS,
Au coin des rues Espinande et Remparts,

Fera la réouverture de ses classes le LUNDI 4 septembre. Pour toute information, s'adresser à l'Institut. 27 août—1m

Le Président du Collège de Spring Hill

Est en ville, au Collège des Jésuites, rue Baronne. Les parents désirant envoy